

—Et, sans doute, on attendra le retour de M. Michel, pour y toucher ?

—C'est probable, Bernier.

Tout en parlant, ils avaient fait le tour de l'immense atelier. Des voix retentirent auprès d'eux.

—Voici mes hommes qui arrivent, dit le contre maître. Nous allons commencer nos préparatifs pour installer ici la salle des rafraîchissements.

—Est-ce qu'un tapissier ne doit pas venir de Paris ?

—Si ; mais nous allons reculer les machines pour faire de la place.

La jeune fille jeta un dernier regard sur l'atelier, puis elle s'éloigna. Tous les ouvriers la saluèrent respectueusement quand elle traversa la cour. Elle regarda, en passant, un petit pavillon sur la porte duquel étaient inscrits ces mots : " Cabinet de l'ingénieur. " Puis elle entra dans le magnifique chalet, que son grand-père avait jadis fait construire pour le mariage de sa mère, et qu'elle occupait seule aujourd'hui avec son père. Elle traversa le grand salon et s'arrêta longuement devant un beau portrait de femme. Ensuite, elle remonta chez elle et alla s'accouder au rebord de sa fenêtre. Le soleil se levait dans une gaieté sereine. Tout le ciel était bleu.

Après quelques minutes de rêverie, Suzanne se pencha dehors, comme si elle voulait voir plus loin. Elle examinait toutes les voitures. Elle les prenait au moment où elles dépassaient les fortifications et les suivait jusqu'au moment où elles arrivaient devant elle ; et alors, comme toutes continuaient leur chemin vers Saint-Denis, la jeune fille avait un petit mouvement de déception. Puis elle regardait de nouveau vers Paris, et cherchait une nouvelle voiture.

Presque tous les matins, elle guettait ainsi le retour de son père. Ce fut seulement vers huit heures et demie qu'elle poussa un cri de joie :

—Ah ! le voici !

Elle se précipita dans l'escalier, traversa promptement la maison, puis le jardin qui la séparait de la route et vint se placer à la porte, fixant ses yeux à trois cents mètres devant elle, sur une victoria, dans laquelle était un homme à moitié endormi tenant entre ses doigts un cigare éteint. Le cocher aperçut Suzanne et, se retournant vers son maître, cria :

—Nous voici arrivés, monsieur !

M. de Saint-Ermond sursauta et regarda au dehors. Il vit aussi sa fille et eut un geste d'humeur :

—Ah ça, je ne pourrai donc pas mettre cette gamine à la raison ? La voilà qui espionne mon retour, comme faisait autrefois sa mère ! Cela commence à devenir insupportable.

La voiture pénétra dans la cour, dont Suzanne avait fait ouvrir la grille, et s'arrêta net devant le perron. Suzanne était là, les bras tendus, les lèvres souriantes :

—Bonjour, mon père.

—Tu sais, commença M. de Saint-Ermond, que je n'aime pas à te voir ainsi à la porte quand j'arrive...

—Mais, père, c'est un hasard. Tu sais bien, toi aussi, que je me lève de bonne heure. J'étais venue voir mes fleurs... J'ai entendu ta voiture...

Et elle l'embrassait avec la plus vive tendresse. M. de Saint-Ermond se dégagea doucement :

—Bon, bon. Nous n'avons guère le temps de nous embrasser aujourd'hui.

Suzanne, un peu interdite, répliqua :

—Bernier a déjà commencé les préparatifs.

—Bien. Moi, j'ai été retenu, hier, à Paris, pour prendre mes dernières dispositions avec le tapissier... J'ai été forcé de coucher au cercle... Et, ce matin, j'étais chez le tapissier à la première heure... On va apporter une tente toute prête pour couvrir la grande cour, qui servira de salon, avec un tapis... J'aime à croire que tu t'es déjà occupée de ta toilette ?

—Oui, mon père.

—Je tiens à ce que tu sois éblouissante. Allons, remonte vite chez toi, que je puisse m'occuper de tout !

Il traversa la maison, tandis que Suzanne entra dans le salon, pouvant à peine étouffer ses larmes, ne pouvant comprendre cet accueil.

Elle entendait son père, qui, était là, le cigare à la bouche, le chapeau un peu en